

Bakounine, Carl Schmitt

et le mythe de la bonne nature

Jean-Christophe Angaut

AU SEIN DE L'ABONDANTE LITTÉRATURE DE DÉNIGREMENT DONT l'anarchisme a pu faire l'objet¹, deux lieux communs récurrents se détachent, touchant respectivement à la violence et à la nature humaine : les anarchistes seraient enclins à faire usage de la violence pour parvenir à leurs fins, et ils auraient une croyance naïve dans la bonté de la nature humaine. Parfois, ces deux idées reçues sont liées de la manière suivante : les anarchistes pensent qu'il suffit de supprimer violemment, immédiatement, les sources de l'oppression pour que la bonté naturelle de l'être humain s'exprime dans une organisation sociale dépourvue de toute forme de domination.

Dans cette brève contribution, je signale l'existence d'une version raffinée de ce lieu commun, appliquée à Bakounine, dans différents écrits du juriste allemand conservateur Carl Schmitt, je montre qu'elle ne peut s'autoriser d'aucun texte du révolutionnaire russe, puis j'interroge l'existence d'un autre mythe, celui de la mauvaise nature humaine, dont Carl Schmitt est un promoteur.

1. Pour un recensement de quelques idées reçues (qui ne sont pas toutes des idées fausses) sur le mouvement anarchiste, voir Philippe Pelletier, *Anarchisme vent debout ! Idées reçues sur le mouvement libertaire*, Paris, Le Cavalier Bleu, 2013.

2. Ce que j'ai tenté de faire par ailleurs dans mon article « Carl Schmitt lecteur de Bakounine », *Astérian*, n° 6 (2009), consultable à l'adresse <http://asterion.revues.org/1495>

3. Carl Schmitt, *Théologie politique* [1922], Paris, Gallimard, 1988, p. 65.

4. Carl Schmitt se rallia au nazisme dès que celui-ci prit le pouvoir en 1933 en nourrissant l'ambition d'être le juriste officiel du nouveau régime, et ce n'est que parce que les nazis refusèrent ce rôle à ce théoricien catholique conservateur qu'il sera conduit à s'éloigner d'eux à partir de 1936, tout en conservant ses fonctions officielles. Après la dénazification, dont il fut l'une des cibles, Carl Schmitt n'a jamais produit de véritable retour critique sur son engagement nazi et ses écrits ultérieurs entretiennent un rapport pour le moins ambigu avec cette période.

5. Cette conception du politique est présentée par Schmitt dans son article sur « Le concept de politique » (*Das Begriff des Politischen*), traduit en français dans Carl Schmitt, *La notion de politique*, trad. J. Freund, Paris, Flammarion, 1971.

6. Dans une note ajoutée trois ans après la première édition de *Parlementarisme et démocratie* [1923] (Paris, Seuil, 1988, p. 87), Schmitt désigne ainsi Bakounine comme « l'ennemi proprement dit de toutes les idées reçues de la culture européenne ».

Mon propos n'est donc pas ici de relever toutes les allusions à Bakounine que l'on trouve dans les écrits de cet auteur², mais plutôt de montrer que l'attribution à Bakounine d'une position morale sur la nature humaine constitue une projection sur l'anarchisme, par un théoricien de la contre-révolution, de ses propres présuppositions – présuppositions dont on peut trouver une critique dans plusieurs textes de Bakounine.

« POUR LES ANARCHISTES CONSCIEMMENT ATHÉES, L'HOMME EST DÉCIDÉMENT BON »³

Même si, lorsqu'il publie sa *Théologie politique* en 1922, le juriste allemand Carl Schmitt n'est pas encore l'auteur qui cherchera à doter le nazisme d'une doctrine juridique fondée sur sa propre conception de l'État total⁴, l'ouvrage est construit autour d'une opposition radicale entre deux pôles extrêmes, ceux de l'anarchie et de la contre-révolution, et les préférences de Schmitt pour le second ne font guère de doute. L'ambition de Schmitt dans cet ouvrage est de montrer quels sont les fondements d'une pensée de la souveraineté, notion qui est elle-même liée à celle de décision : le souverain, c'est celui qui prend la décision – et au premier chef, il est celui qui décide de l'état d'exception et opère la discrimination de l'ami et de l'ennemi, qui est constitutive pour Schmitt de l'autonomie du politique⁵. Or la décision, si elle doit véritablement être souveraine, doit nécessairement conférer au pouvoir politique un caractère absolu, puisqu'elle ne saurait être contestée par aucune autre instance.

C'est dans ce contexte que Schmitt convoque l'anarchisme – dont Bakounine est pour lui le représentant le plus conséquent⁶ – comme constituant l'exact opposé de cette conception. Le paradoxe veut, selon Schmitt, que ces deux pôles extrêmes partagent un même présupposé : celui du caractère absolu de tout gouvernement, l'un pour le promouvoir, l'autre pour le combattre. Or cette dernière divergence repose à son tour sur une opposition fondamentale s'agissant de la nature humaine. Schmitt, à qui ce genre de généralisation ne fait pas peur, soutient en effet que « toute idée politique prend d'une manière ou d'une autre position sur la "nature" de l'homme et présuppose qu'il est ou "bon par nature" ou "mauvais par

nature" »⁷. Partant de là, le juriste allemand estime qu'il n'existe que deux positions véritablement conséquentes : celle de théoriciens de la contre-révolution, comme Juan Donoso Cortés⁸, pour qui le fait de tenir l'homme pour intrinsèquement vil et maléfique est une affaire de décision politique en ce sens qu'elle est la condition pour penser le caractère absolu du pouvoir, et celle des « anarchistes consciemment athées », pour qui « l'homme est décidément bon, et tout mal est la conséquence de la pensée théologique et de ses dérivés, qui renferment toutes les représentations de l'autorité, de l'État et du pouvoir »⁹. Ajoutons que, selon Schmitt, ces deux positions se reconnaissent bien comme ennemies et se respectent comme telles, alors qu'elles n'ont que mépris pour cette demi-mesure que constitue le libéralisme bourgeois¹⁰. Cette opposition fondamentale se retrouve également chez Joseph de Maistre, pour qui « les contraires, autorité et anarchie, s'opposent avec une détermination totale et constituent l'antithèse évidente évoquée ci-dessus : quand de Maistre dit que tout gouvernement est nécessairement absolu, un anarchiste dit littéralement la même chose ; simplement, grâce à son axiome de l'homme bon et du pouvoir corrompu, il en tire la conclusion pratique opposée : tout pouvoir doit être combattu, parce que tout pouvoir est dictature »¹¹.

C'est dans ce cadre théorique général que Schmitt convoque la figure de Bakounine dont « l'importance intellectuelle » repose, selon lui, « sur sa représentation de la vie, laquelle produit d'elle-même et à partir d'elle-même, grâce à sa justesse naturelle, les formes justes ». À suivre Schmitt, il n'y aurait pour Bakounine « rien de négatif ni de mal, si ce n'est la doctrine théologique de Dieu et du péché, qui étiquette l'homme comme mauvais pour avoir un prétexte à son désir de domination et à sa volonté de puissance »¹². D'une certaine manière, l'anarchisme de Bakounine semble constituer, pour Schmitt, la forme extrême des doctrines libérales de l'ordre spontané – ce qui n'a rien d'étonnant si l'on songe au fait que, pour lui, anarchisme et libéralisme partagent une même tendance antipolitique (le premier d'une manière active, le second d'une manière passive). On comprend en même temps pourquoi, d'après Schmitt, les anarchistes sont des partisans de l'usage immédiat de la violence : il suffirait d'en finir avec toute forme de coercition pour que la bonne nature humaine puisse se déployer dans des formes justes et immanentes d'organisation

7. Carl Schmitt, *Théologie politique*, ouvrage cité, p. 65.

8. Juan Donoso Cortés (1809-1853) est un écrivain et homme politique conservateur espagnol, qui défendit, notamment à l'occasion des révolutions de 1848, la nécessité de la dictature.

9. *Ibid.*

10. Schmitt insiste notamment sur le fait qu'il faut prendre au sérieux les éloges de Satan qu'on trouve sous la plume d'auteurs anarchistes, et notamment de Bakounine : *ibid.*, p. 71. J'ai tenté de montrer le rôle que jouaient de tels éloges dans l'antithéologisme bakouninien : J.-C. Angaut, « Bakounine contre Dieu. Enjeux contemporains de l'antithéologisme », in P. Pelletier (coord.), *Actualité de Bakounine. 1814-2014*. Paris, Éditions du Monde Libertaire, 2014, pp. 109-128.

11. Carl Schmitt, *Théologie politique*, ouvrage cité, p. 74.

12. *Ibid.*, p. 72. Signalons tout de suite que le fait de ramener la domination politique au désir de domination d'une doctrine, tout comme le concept de « volonté de puissance » sont totalement étrangers à la pensée de Bakounine.

sociale, mais cette suppression doit intervenir d'une manière immédiate, c'est-à-dire non médiatisée par l'État¹³.

Cette construction théorique possède une ingéniosité indéniable et l'habileté de Carl Schmitt tient ici à ce qu'il mêle, consciemment ou pas, une connaissance effective des écrits anarchistes avec les pesants lieux communs que je signalais pour commencer et qui se trouvent chez lui dotés d'une sorte de raffinement. La difficulté, c'est que cette opposition schématique bien commode peine à trouver des arguments dans les textes de Bakounine (et sans doute aussi d'autres auteurs anarchistes). Pour Schmitt, qui ne faisait pas œuvre d'historien des idées, et devait sans doute, pour des raisons politiques, construire ses propres mythes (dont celui d'un Bakounine tenant d'une bonne nature humaine), un tel écart par rapport à la vérité historique ne constituait sans doute pas un problème. On comprendra aisément que pour nous il n'en aille pas de même.

DE LA NATURE POLITIQUE ET HISTORIQUE DE L'HOMME CHEZ BAKOUNINE

Que dit en effet Bakounine de la nature humaine ? Il n'est pas rare que le révolutionnaire russe disserte sur ce sujet, et les expressions « nature humaine » ou « nature de l'homme » sont fréquentes sous sa plume. Néanmoins ce qu'il en dit a peu à voir avec ce que Carl Schmitt lui fait dire. On peut distinguer les considérations qu'il développe à ce propos en deux rubriques principales. Les premières permettent de répondre assez simplement à la construction schmittienne, puisqu'elles évoquent la nature humaine dans un contexte où celle-ci semble avoir une signification morale et politique immédiate. Les secondes concernent la dimension historique de la nature humaine (d'où sous la plume de Bakounine la fréquence d'expressions comme « l'histoire et la nature humaine »). Mais précisément, il me semble que ce que dit Bakounine sur les conséquences politiques de la nature humaine – pour le dire vite, le fait qu'elle ne soit absolument ni bonne ni mauvaise – trouve à s'expliquer par son historicité.

Disons-le d'emblée, on ne trouve jamais chez Bakounine de sentences sur la bonne nature humaine qui serait pervertie par le pouvoir. Bien au contraire, dans les quelques endroits où il évoque à la fois la nature humaine et la domination, c'est pour insister sur le fait que cette dernière constitue un prolongement particulier de

13. Carl Schmitt, *Parlementarisme et démocratie*, édition citée, p. 81. Ce qui distingue les anarchistes, ce n'est donc pas l'emploi de la violence, mais le refus de recourir à la violence de l'État, soit à une médiation externe – d'où par exemple la valorisation de l'action directe.

la nature humaine. Si l'on en reste au niveau superficiel des caractérisations moralisantes de la nature humaine, un lecteur du texte de Bakounine sera plutôt confronté à des sentences qui portent sur certains aspects peu reluisants de cette nature. Ainsi *Étatisme et anarchie* (1873) dit de la bourgeoisie et de la noblesse que « si elles représentent encore quelque chose, cela ne peut être que les traits les plus néfastes et les plus odieux de la nature humaine ». Dans une page de *Fédéralisme, socialisme et antithéologisme* qui constitue l'un des rares passages qu'il consacre à la morale, Bakounine insiste sur le fait que coexistent dans l'humanité « l'instinct égoïste et l'instinct social », qui sont également nécessaires du point de vue de la science alors que « si l'on voulait juger de la valeur relative de ces deux tendances [...] en ne prenant pour point de vue que l'idée abstraite de l'espèce, on dirait que l'instinct social est le bon et l'instinct individuel, en tant qu'il lui est opposé, le mauvais ». Or, si parmi les espèces supérieures, c'est indéniablement l'instinct égoïste qui prédomine, Bakounine soutient qu'en l'homme, ce sont les deux instincts qui parviennent « au plus haut degré de leur développement »¹⁴.

Mais les passages les plus intéressants sont sans doute ceux dans lesquels Bakounine cherche à tirer des conséquences politiques de ce que l'on peut attribuer à la nature humaine – entendons par là de constantes dans l'histoire de l'humanité. Un passage de la lettre *À mes amis d'Italie* d'octobre 1871, écrite dans le contexte de la polémique avec Mazzini, mérite à ce titre d'être cité un peu longuement :

« La nature de l'homme est ainsi faite que si on lui donne la possibilité de faire le mal, c'est-à-dire d'alimenter sa vanité, son ambition, sa cupidité aux dépens d'autrui, il le fera. Nous sommes certainement des socialistes et des révolutionnaires sincères : eh bien, si on nous donnait le pouvoir et que nous le conservassions quelques mois seulement, nous ne serions plus ce que nous sommes maintenant. Comme socialistes, nous sommes convaincus, vous et moi, que le milieu social, la position, les conditions d'existence sont plus puissants que l'intelligence et la volonté de l'individu le plus fort et le plus énergique, et c'est pour cette raison, précisément, que nous demandons l'égalité non naturelle, mais sociale, des individus, comme condition de la justice et comme base de la moralité; et c'est pour cela encore que nous détestons le pouvoir, tout pouvoir, comme le peuple le déteste.¹⁵ »

14. Bakounine, *Fédéralisme, socialisme et antithéologisme*, in *Œuvres* tome I, Paris, Stock, 1980, p. 171.

15. Bakounine, *Œuvres*, tome VI, Paris, Stock, 1913, p. 343. Dans l'une des esquisses à l'adresse de mars 1872 *Aux compagnons de la Fédération des sections internationales du Jura*, on trouve également la phrase suivante : « État signifie domination, et la nature humaine est ainsi faite que toute domination se traduit immédiatement en exploitation. »



Vanité, ambition, cupidité : on reconnaîtra qu'il est difficile de voir là les traits d'une bonne nature pour un anarchiste. Ce n'est pas donc la vision d'une nature immaculée qui aurait été pervertie par le pouvoir qui sous-tend l'anarchisme de Bakounine, et si la nature humaine jouait un rôle fondamental dans ses conceptions, il faudrait bien plutôt souligner que ce rôle est fort ambigu, puisqu'il semble que le projet révolutionnaire anarchiste ait, au moins partiellement, pour fonction d'empêcher que certains penchants naturels à l'homme ne se développent « aux dépens d'autrui ». Plus intéressant encore, ce passage sur la nature humaine s'adresse à d'autres révolutionnaires et cherche à dénoncer, non pas les classes privilégiées chez qui ces traits peu reluisants de l'humaine nature seraient plus développés, mais plutôt les illusions de certains révolutionnaires qui estiment que c'est le caractère propre des individus qui compte. Or cette croyance a aussi des consé-

quences sur la conception de la violence politique : songer que ce sont les individus et leur caractère propre qui sont en cause dans des situations politiques, c'est ouvrir la voie à une pratique politique visant à écarter, voire à supprimer les individus qui se trouvent en position dominante. En disant que ce qui est en jeu dans la domination, ce ne sont pas les individus, mais certains penchants de la nature humaine qui trouvent à s'actualiser dans des conditions sociales, historiques et politiques déterminées, Bakounine donne un fondement à sa critique de la pratique du régicide, qu'il avait déjà exprimée dans une lettre de mars 1866 à Herzen à l'occasion d'une tentative d'assassinat contre le tsar.

Reste qu'il n'est pas du tout certain que ces jugements sur la nature humaine jouent chez Bakounine un rôle déterminant pour son anarchisme, et cela pour au moins deux raisons. La première, on vient de le voir, c'est que Bakounine considère comme facteurs déterminants « le milieu social, la position, les conditions d'existence ». Pour reprendre l'exemple de ces penchants naturels que sont la vanité, l'ambition et la cupidité, on pourrait très bien imaginer des formes sociales d'organisation qui proposent des dérivatifs pour l'expression de ces penchants, de sorte qu'ils trouveraient à s'épanouir d'une manière qui ne nuise à personne d'autre qu'à celui qui se soumet à eux. La seconde raison, c'est que, pour autant que cette question le préoccupe, Bakounine a plutôt une conception historique de la nature humaine, non qu'il soit immédiatement intéressant politiquement de se demander comment l'homme évolue biologiquement, mais plutôt au sens où la nature humaine serait caractérisée par un certain nombre de virtualités qui pourraient différemment s'actualiser dans l'histoire et dont le sens politique n'a rien d'évident. Bakounine peut ainsi soutenir, en maints endroits, que la croyance en Dieu découle de la nature humaine et de son développement historique (d'où les efforts qu'il produit pour agglomérer dans son antithéologisme des points de doctrine empruntés à Ludwig Feuerbach ou à Auguste Comte), tout en postulant qu'il est souhaitable et même possible que l'humanité s'en passe. Dans son adresse de mars 1872 *Aux compagnons de la Fédération des sections internationales du Jura*, on trouve en outre une longue description de la crédulité naturelle de l'homme, qui permet d'expliquer, au moins partiellement, le succès historique des religions.

BAKOUNINE CONTRE LES FICTIONS MISANTHROPES

Si l'on revient à Carl Schmitt, il apparaît donc 1) que Bakounine est loin de professer, à propos de la nature humaine, les conceptions que lui prête le juriste allemand, et 2) que les considérations sur la nature humaine ne jouent pas chez lui le rôle d'une présupposition fondamentale qui donnerait son orientation d'ensemble à son « idée politique ». En revanche, il me semble tout à fait intéressant de remarquer qu'on trouve chez Bakounine nombre de passages qui peuvent servir à critiquer les auteurs qui, tels les théoriciens de la contre-révolution, considèrent la nature humaine comme intrinsèquement mauvaise, afin de légitimer par là l'existence de l'État. Il n'y a là nul don prophétique chez un Bakounine qui aurait critiqué par avance les conceptions de Carl Schmitt : si l'on trouve cette critique chez le révolutionnaire russe, c'est tout simplement qu'elle s'adresse à des auteurs qui furent précisément les sources d'inspiration de l'auteur de la *Théologie politique*¹⁶. On trouve en effet, notamment dans les manuscrits de *La théologie politique de Mazzini* nombre de passages qui rapprochent la pensée du patriote italien de celle du « néo-catholicisme » (représenté notamment par Joseph de Maistre et Charles de Montalembert, qui prononça l'éloge funèbre de Donoso Cortés) dans leur tentative de moraliser l'humanité au moyen de l'État.

S'il est un point, toutefois, où la « lecture » schmittienne de Bakounine peut se prévaloir d'une certaine clairvoyance, c'est lorsqu'elle insiste sur le fait que pour le révolutionnaire russe, toute théorie positive de la souveraineté de l'État comporte un présupposé absolutiste et autoritaire, de sorte que les théories contre-révolutionnaires disent la vérité de l'État. Comme Bakounine le soutient dans *Fédéralisme, socialisme et antithéologisme*,

« toute théorie conséquente et sincère de l'État est essentiellement fondée sur le principe de l'autorité c'est-à-dire sur cette idée éminemment théologique, métaphysique, politique, que les masses, toujours incapables de se gouverner, devront subir en tout temps le joug bienfaisant d'une sagesse et d'une justice qui, d'une manière ou d'une autre, leur seront imposées d'en haut »¹⁷.

Il y a bien chez Bakounine la critique d'un présupposé naturaliste, du côté des tenants de l'existence de l'État. Ce présupposé

16. On notera d'ailleurs que l'expression même de « théologie politique », qu'on considère habituellement comme ayant été remise au goût du jour par Carl Schmitt après plusieurs siècles d'éclipse, fournit son titre à *La théologie politique de Mazzini*, l'ensemble d'écrits que Bakounine écrit à l'occasion de sa polémique avec le patriote italien Giuseppe Mazzini en 1871. Étant donné le rôle que joue ce concept chez Bakounine, il semble difficile de l'écarter comme simplement polémique, ainsi que le fait J.-C. Monod dans son ouvrage sur *La querelle de la sécularisation*. De Hegel à Blumenberg, Paris, Vrin, 2002, p. 195.

17. Bakounine, *Fédéralisme, socialisme et antithéologisme*, édition citée, p. 205.

consiste à affirmer d'une part que les individus sont naturellement libres, et d'autre part que, lors de leur entrée en société, leurs libertés respectives ne peuvent qu'entrer en conflit, ce qui rend nécessaire, par le biais du contrat social, la mise en place d'une autorité suprême chargée de régler leurs différends. Dès lors, la liberté apparaît fondamentalement comme une puissance de nuire à autrui, puissance qu'il est nécessaire de limiter. Si bien que les théoriciens du contrat posent la liberté comme point de départ, mais pour la retrouver tronquée au point d'arrivée. Ce faisant, leur doctrine n'est qu'une version atténuée de cette théologie politique qui affirme la mauvaise nature de l'homme et la nécessité de le tenir en bride. Un autre passage de *Fédéralisme, socialisme et anti-théologisme* est à cet égard très éclairant :

« N'est-ce pas une chose remarquable que cette similitude entre la théologie – cette science de l'Église, et la politique – cette théorie de l'État, que cette rencontre de deux ordres de pensées et de faits en apparence si contraires, dans une même conviction : *celle de la nécessité de l'immolation de l'humaine liberté pour moraliser les hommes et pour les transformer, selon l'une – en des saints, selon l'autre – en de vertueux citoyens*. Quant à nous, nous ne nous en émerveillons en aucune façon, parce que nous sommes convaincus [...] que la politique et la théologie sont deux sœurs provenant de la même origine et poursuivant le même but sous des noms différents ; et que chaque État est une Église terrestre, comme toute Église [...] n'est rien qu'un céleste État.¹⁸ »

Ce bref parcours dans les textes de Bakounine nous invite donc à retourner l'argument si souvent opposé aux anarchistes – leur prétendu angélisme. S'il existe des théories qui partent de présupposés sur la nature humaine et leur font jouer le rôle de mythe fondateur, ce sont bien les théories qui prétendent donner une fondation philosophique à l'existence de l'État, que ce soit directement à partir de la mauvaise nature de l'homme (comme chez les théoriciens de la contre-révolution), ou indirectement à partir du problème de l'incompatibilité de libertés qui préexistent à la vie collective (comme chez les théoriciens du contrat). Dans tous les cas, ce qui est à l'œuvre, c'est un procédé consistant grossièrement à tirer des conséquences politiques immédiates d'une conception elle-même bien sommaire de la nature humaine. La lecture croisée de Schmitt et de Bakounine nous permet de prendre ce procédé

18. *Ibid.*, p. 194.

à rebours : ces conceptions de la nature humaine sont ce dont a besoin l'État pour justifier son existence, et elles permettent de faire silence sur les conditions sociales, politiques et historiques dans lesquelles tel ou tel penchant humain trouve à s'exprimer. Prendre en compte ces conditions, les positions qu'elles déterminent et les dispositifs qui les structurent, c'est échapper au piège du questionnement sur la nature humaine.

Jean-Christophe Angaut

